

Il est 1 h dans ma vie. Mais pour dire vrai, le temps n'existe pas encore, tout y est éternel. Rien n'est là, je suis seul avec le bruit de mes acouphènes qui tinte. Depuis le berceau, je vois en reflet sur le plafond de ma chambre danser les fantômes et les ombres radioscopiques des branches qui luisent dans des nuits dorées et lunaires, des jours roses et ocre, et là est la limite de mon univers.

Je bondis du berceau pour y voir de plus près. Je me lève, je tends mon visage vers le ciel. Une lumière chante à travers les arbres, portant une brume et la musique d'un monde silencieux. J'ai un peu grandi, je peux courir sur l'herbe. Je fonce à toute vitesse et je sais que si je veux, je peux faire le tour de la terre ! Il suffit d'avancer tout droit, simplement, tout le temps, avancer tout droit ! Le temps n'existe pas encore, les obstacles, les barrières, les frontières non plus. J'entends, je vois, je sens, je touche et je goûte à tout. À 1 h 59, j'ai su que j'étais différent car en plus d'entendre, de voir, de sentir, de toucher et de goûter ; je pouvais penser au fait que j'avais pensé, je savais que j'étais là. Je savais que j'existais. Un matin, j'ai passé la porte du jardin. Pédalant avec mon tricycle au beau milieu de nulle part, dans une atmosphère d'orage. J'ai fait ma première grande expérience, j'ai lâché un ballon pour l'offrir au ciel. Je voulais voir jusqu'où il irait ; là-bas tout là-haut, un petit point c'est évanoui dans le ciel. Il n'y avait rien de moins que le monde de derrière mes yeux, duquel partaient tous mes rêves et c'était suffisant. Il était l'heure des sensations.

Il est 4 h dans ma vie, j'ai treize ans, je sens vibrer en moi une force, une sève qui me pénètre et m'envahit. C'est l'heure des découvertes, je veux déjà écrire ma renaissance. Je sens unis, le monde de devant mes yeux et celui de derrière mes yeux. Parce que moi, je vois ce que personne ne voit ! J'appelle ça l'unicité. L'unicité, c'est être le seul à voir les silhouettes qui s'évanouissent pour se transformer en ombres mouvantes dans le fond des couloirs. C'est être le seul à imaginer, devant chaque vieille maison, qui a vécu dedans, à inventer des visages qui n'existent pas, à faire un film, un roman, une épopée sur la base d'une simple vision ou d'une toute petite évocation.

Quand j'étais scout, j'avais le meilleur ami que nous avons tous eu. Il s'appelait Martin, à 4h dans une vie, les relations tiennent à des choses si simples. Martin était du genre costaud, il avait de l'influence et de la posture. Il aurait pu être une grosse brute, et pourtant il préférait explorer des maisons en ruine avec moi, jouer avec trois bouts de bois. À cet âge-là, je crois que la plus grande qualité qu'on pouvait avoir à mes yeux, c'était de refuser d'influencer, de partager tout et c'est ce que Martin faisait.

Un jour nous escaladons ensemble un grand escalier en ruine à l'entrée d'un petit château abandonné offert aux lierres et aux quatre vents. Je vois le soleil qui joue avec une ombre dans l'encadrement d'une fenêtre aux vitres cassées. Et je me dis, toutes ces fois où j'ai fantasmé sur une image, sur un objet, toutes ces fois où j'ai pensé ma pensée, je ne rêvais pas du passé, je rêvais de ma propre intériorité, je rêvais du monde de derrière mes yeux. Il m'arrive de confondre, des choses qui ont pu arriver et des choses qui étaient derrière mes yeux. Finalement, je me suis un peu trompé, les nuits sont noires et les jours sont gris.

Il est 4 h 35 dans ma vie, j'ai quinze ans. Je crois que c'est à ce moment-là qu'on a le plus d'énergie et c'est à ce moment-là qu'on tombe le plus dans le piège du monde. On se laisse

berner par la couleur moribonde des espoirs et alors que tout est prêt à prendre le large, l'esprit est absent. Il se fait porter pâle. C'est à ce moment-là qu'on profite le moins du voyage. C'est la fin des jeux, la fin des escalades dans les arbres et des cabanes. De toute façon, pas le temps pour ça. Il faut rentrer dans la grande danse. Les nuits sont grises et les jours sont noirs. Tout d'un coup, j'ai vu une aurore, mon sang a circulé plus vite. Aurore c'était son nom, elle a mis mon cœur sur une fréquence inconnue jusque-là. Le monde de derrière mes yeux est resté en friche, comme un toboggan sans enfant qui se fait manger par les ronces, car plus le temps se déroule, plus je me trouve trop occupé à espérer et à essayer. L'autre jour, elle m'effleurait la main, aujourd'hui, nos regards se sont croisés, et demain... Elle avait en permanence les yeux dans l'azur, toujours ailleurs dans ses pensées. Ce don d'être là sans être là. Ce don d'être un fantôme, une apparition, un miracle dans les yeux du gosse de 12ans que j'étais. Un jour lors d'une randonnée, on s'était naturellement éloigné de notre groupe, et seuls au milieu d'une clairière, elle m'a dit ; -Toi et moi, on est pareil, on vient du même monde ». Son don d'être là sans être là, son don d'être aujourd'hui en étant demain, fit que toutes mes relations suivantes me semblèrent vides, froides et ordinaires en comparaison. Je ne serais dire si c'était une chance ou une malédiction d'être déjà blasé de la vie si tôt.

Il est 7 h dans ma vie. Déjà une peur bleue vient à moi, de voir la dernière minute arriver. Le monde devant mes yeux va à présent plus vite, tout y est noir et blanc. Quant aux nuits et aux jours, je n'y fais plus attention. La terre est ronde, il n'y a que 7 h qui se sont écoulées et pourtant j'ai déjà compris que je n'en ferai jamais le tour. Une minute, je peux me sentir en prison, une autre, je peux me sentir libre de tout; je peux me sentir en prison partout et libre partout. Dès lors, tout est inquiétant. C'est en quelque sorte une partie de cache-cache avec le futur. Mais dans ma tête, tout est au présent. Je sens que je vais me souvenir longtemps de cette période, je sens qu'elle restera mythique pour moi. Et pourtant, je sens aussi que je suis toujours à côté de la fête qui se déroule, et je me rends compte que la plupart des gens ne savent pas vivre seul. Je les regarde s'amuser comme un mioche orphelin de l'adolescence. Il y a des soirées pourpres qui me rappellent qui je suis. Des soirées couleur hémoglobine qui me montrent la relation paradoxale entre mon destin et mes volontés, la cohabitation de mes rêves avec ma réalité. D'un côté, ma vision du monde est plus forte que le monde. "Le monde"... le monde, c'est virtuel, c'est de l'air, c'est inventé de toutes pièces. Moi, j'existe, je suis de chair et de neurones. Le monde, c'est du papier, de la parole. Ma vision du monde est plus forte qu'une série de lois, d'actes de propriétés et de frontières.

Et pourtant... Pourtant, je suis si fragile pour un rien, on en raterait notre vie ! Pour un rien, on y resterait. J'ai peur de me faire mettre à terre, par un enchaînement de malheurs et de malchances.

Cette fois-ci à cette heure, je suis enfin devenu humble. Je reconnais qu'il n'y a rien d'incroyable derrière mes yeux, rien que la naïveté de l'enfance qui s'est estompée. J'ai encore du plaisir à ressentir certains moments, même si ça ne tient qu'à des choses ridicules. Des choses purement objectives, qui font que je me sente dans une sorte d'âge d'or ; à cause de notre salon d'un blanc immaculé, ces fauteuils, ces abat-jours stylisés. Le tout me baigne dans un sentiment de sécurité construit de toute pièce.

« Ces heures de ma vie », Maxime Bertiaux, 2023, bertiaux.maxime@outlook.com

J'ai acheté sous prêt une petite maison, dans laquelle nous vivons Anna et moi, avec cuisine équipée et garage. Les idées, les songes, les fantômes, c'est bien mais je ne vis pas dedans. Je me sens à l'apogée de ce que je peux faire et ça a remplacé tout. Acheter une voiture m'a donné un sentiment de puissance. Peut-être pourrais-je aller à l'autre bout du monde avec elle ? Mais je vais me contenter de mon petit monde pour l'instant.

Il est 10 h dans ma vie, j'ai l'âge du Christ. La nouveauté est morte, la découverte est morte et curieusement, ça va mieux ! J'ai enfin oublié le bourdonnement incessant du monde et j'accepte les choses. J'ai mon petit espace tout va bien. Il fallait peut-être juste voir les choses sous un autre angle...

En fin de compte, moi qui pensais être un accro à la liberté, j'ai fini par faire comme tout le monde ; je me suis marié avec Anna, il y a moins d'un an. Ce n'est pas si mal, c'est même mieux que d'être seul je dirais. J'ai bien compris que ce que j'ai vécu avec Aurore ne se reproduira plus, à moins de revivre une seconde fois en ayant tout oublié. Si ça m'arrivait maintenant à 33ans, je trouverais cette amourette ridicule.

Avec Anna on s'est marié, ça s'imposait avec notre fils. Je me suis retrouvé à faire grandir un petit Elie qui n'était pas voulu. Un inconnu pour moi avec qui j'ai dû garder le secret. Obligé de faire croire qu'on l'a volontairement cherché dans un champ de choux. Que la petite graine était désirée.

Heureusement, Anna s'en est bien occupé. A l'inverse de moi, elle ne l'a pas vécu comme un sacrifice. Mais en y réfléchissant bien, elle m'a permis d'occulter ma vérité et de m'avouer à moi-même que je suis ce genre de monstre froid et distant, sans amour pour leurs enfants. Pourtant, Elie n'a pas l'air de s'en rendre compte. Pour les enfants, même le strict minimum d'amour et de respect suffit.

Il est 10h46 dans ma vie, j'ai dépassé l'âge du christ. Depuis des années ; je me demandais, ce qu'Aurore était devenue ? J'ai appris l'autre jour, que peu de temps après qu'on se soit connus, qu'elle avait été fauchée en faisant de l'auto-stop sur le bord d'une route, qui aurait pu l'emmener au bout du monde. A vrai dire, elle est morte depuis tellement longtemps... Je réalise que j'ai déjà presque vécu le double de la vie d'Aurore et ça m'empêche d'être triste. Quant à ma femme Anna, c'est évident qu'il n'y a rien de grand, rien de mystique, dans notre relation. Un jour on se dispute pour des histoires de vaisselle, une autre fois, on s'égaie de notre complicité, le temps des vacances. Je me sens bien parce que c'est simple comme compromis, sans vague, sans passion. J'ai mon petit espace, tu as ton petit espace, nous avons nos petits espaces. Nos espaces, nos réalités peuvent se superposer sans jamais complètement se couvrir. Mais tous ensemble additionnés, c'est notre monde, c'est ce monde qui nous aspire. Personne ne le voit pareil, chacun y trouve un morceau de lui-même. Je crois que ça a commencé à aller mieux, le jour où j'ai repeint les murs de ma chambre d'enfance. Du moins j'ai repeint le souvenir qu'elle m'a laissé en tête. D'abord on a une idée, on en rêve, on y pense encore et encore, pendant des années et un jour l'action supplante le rêve. Au moment où on n'y croit plus, on finit par réaliser son rêve d'une manière différente. Tout d'un coup, on ne voit plus l'idée de départ, légère et fugace, elle est estompée par le souvenir de ce qu'on en a fait, la mise en œuvre, la réalisation supplante et efface l'idée de départ, de la même manière que l'on redessine sur un croquis, par-dessus les anciens traits. Et là, enfin, amnésique de mon passé, je me dis que ça va beaucoup mieux.

Il est 12 h dans ma vie, tout est à point. Ce n'est pas que j'ai appris à vivre avec les problèmes, c'est que je ne m'en souviens tout simplement pas. Reste juste le fantasme de s'en aller, de tout lâcher. Ça tomberait à point aussi. Mais il est trop tard, trop d'attaches. Je sais qu'il n'y aura plus de détours jusqu'à la fin. Je souffre d'une étrange maladie. Plus personne ne m'impressionne, plus personne ne me fait peur. J'ai enfin compris que les gens restent les mêmes, malgré les plusieurs époques que j'ai traversées. Les détails changent, les gens restent pareil, un vieillard reste un vieillard, un enfant reste un enfant.

D'ailleurs je vois derrière les gens, au-delà d'eux-mêmes, les enfants qu'ils furent ; je les ai en permanence dans ma tête. La caissière, une gamine blonde à taches de rousseur qui rit au soleil ; le plombier, un nouveau-né sans dents, qui me regarde d'un air placide en jouant avec un camion en plastique ; mon patron, un petit mioche avec des grosses boucles rousses qui apprend à marcher, mais ne sachant pas faire plus de trois pas, ... J'ai l'étrange sentiment d'être dans une société de bébés ; ou alors, est-ce ça vieillir ?

Que s'est-il passé à 7 h 25, à 9 h 32, à 11 h 55 ? J'ai déjà oublié... ou si je le sais encore c'est parce que j'ai noté ? Ce qui reste, c'est l'écrit ! La mémoire se troue, elle devient floue, mais ce qui reste, c'est ce qui stimule ma matière grise, ma pensée, c'est les mots que j'ai annotés. Alors je rejoue les 40 premières années dans ma tête, grâce à mes notes et à mon journal, en changeant un peu les couleurs, le temps, l'air et les gens.

Il est 12h30, Elie et Anna sont toujours aussi fusionnels et moi j'ai été mis de côté. C'est peut-être, mérité. Mon fils a fini par comprendre que je ne pouvais rien pour lui. Du coup, je suis devenu une sorte d'étranger qui regarde de loin leur bonheur. Ça ne me rend pas jaloux qu'ils s'amusent, qu'ils s'aiment sans moi. Ce qui me rend jaloux c'est qu'il ne daigne pas faire l'effort de venir vers moi. D'avoir la curiosité de franchir mon indifférence. Il doit bien comprendre que c'est impossible pour moi de faire le premier pas. A chacun de ses anniversaires, à chacun de ses moments de bonheur, il a dû me voir, moi ! Moi, l'étranger silencieux, qui se tient à côté de lui et pourtant, pas un pas, pas un mot pour moi.

Il est 15 h dans ma vie. Le temps de s'amuser est fini. D'ailleurs, je ne me souviens pas m'être amusé. Ça devait arriver, hier Elie a fait sa crise d'adolescence. Comme s'il l'avait bien mérité. Il la couvait depuis plusieurs mois. Ça s'est soldé par une fugue. Anna a été le rechercher, en revenant à la maison, il a fini par me dire : -Pourquoi tu as fait des enfants ? Le pire truc que tu m'as fait, c'est de m'avoir voulu pour t'amuser, pour te donner de l'importance. Mais dès que tu as vu qu'il fallait te bouger, tu as eu la flemme. Il faudrait interdire à des gens comme toi d'avoir des enfants ».

C'est mon propre fils qui m'infligeait un des coups les plus durs de ma vie. « Me donner de l'importance » comment ça aurait pu me donner de l'importance je ne l'avais pas voulu. Condamné à ne rien répondre, m'était moi-même enfermé dans mon propre mensonge. Je n'aurais pas pu en rajouter en précisant, qu'il était une erreur de tir. Par dépit, je me suis muré dans mon silence et Elie a dû me voir comme le pire des monstres. Pourquoi dit-on aux enfants de ne pas mentir, si être parent est un jeu de mensonge permanent ?

Mon fils est devenu un inconnu pour moi dès lors qu'il quittait la maison. A vrai dire, il le fut toujours. Un inconnu perdu dans le même pays étranger que moi, ne me comprenant pas et que je ne comprenais pas. Doit-on d'ailleurs toujours comprendre les enfants ? Les relations entre nous doivent-elles forcément être parfaites ? Je n'étais pas convaincu de rater quelque chose avec Elie.

C'est un après-midi chaud et sec. Je me dis alors qu'on a passé le Zénith, « on se contente facilement du voyage ». On se dit faire son passage sur terre, le temps de deux tours d'horloge ; « ce n'est pas si mal finalement ». C'est logique que ça n'aille pas plus loin que deux tours de cadran. Comme on est content le soir de s'endormir après une journée de travail

« Ces heures de ma vie », Maxime Bertiaux, 2023, bertiaux.maxime@outlook.com

interminable. Sinon, il y a des cadrans numériques. Il y a l'horloge réelle et l'horloge métaphysique. Cette horloge-là, je l'imagine dans une pièce à côté de moi. J'imagine une pièce toute noire, sans rien. C'est comme si tout ce que je fais dans l'instant présent se déroule en parallèle, en miroir, dans une pièce noire où je suis seul. Dans la pièce noire, il n'y a pas de friction, pas de fatalité, pas de vent, pas de pluie ou tout autre forme de turbulence, rien juste le moi métaphysique. D'ailleurs, je pense que plus je me rapproche de cette version de moi idéalisé dans la pièce noire... Plus la version réelle de moi et la version métaphysique se superposent, plus je réussis ce que j'entreprends.

Pourtant, dans notre fructueuse collaboration entre moi et le moi métaphysique, c'est lui qui est le plus à plaindre. Il sera toujours emprisonné de l'autre côté du miroir dans le noir, sans turbulences. Pas de sons, pas de lumière, pas de toucher, pas de goûts, pas d'odeurs, mais peut-être quelque chose derrière les yeux, bien profond dans la tête. Quant au moi réel, il n'a plus besoin du monde de derrière ses yeux. Pour lui, c'est devenu une évidence, le prix à payer, c'est cette perpétuelle quête du bonheur. Cette éternelle insatisfaction qui est la pire et la plus belle des choses qui peut nous arriver. C'est elle qui domine nos impulsions, qui nous pousse de l'avant.

Il est 20 h dans ma vie. Ce que je regrette le plus, c'est d'avoir fait tant de choses pour ensuite les oublier. D'un autre côté, je suis heureux d'oublier pour encore m'étonner. Jamais rien n'est acquis ; si on se donne le temps d'oublier les choses, elles restent une source de surprises inépuisables. Même si le prix à payer, c'est de devoir laisser refroidir, s'embrumer, et ternir les moments les plus chaleureux que l'on a vécus. Cet oubli, ces souvenirs qui se ternissent comme des vieilles photos, ce sont des bonnes excuses pour faire des pèlerinages, ces voyages dont on sait qu'ils seront les derniers.

On tente de ressusciter les odeurs, les couleurs, les sons, les toucher, les goûts. On tente de refaire jouer nos jours heureux, mais c'est peine perdue. Pas même un fantôme qui pointe le bout de son nez. On revisite des endroits dans lesquels on a vécu de grandes choses, pour se mettre devant l'évidence qu'elles sont bel et bien mortes. Car ce qui compte, ce n'est pas les décors de notre vie, mais ceux qui y ont joué, et qui pour la plupart manquent à l'appel.

Anna ne s'est pas réveillée depuis une semaine. Martin m'a accompagné à l'enterrement, je ne me vois pas prendre le volant. On ne s'est pas vu depuis des lustres, mais il m'a proposé de m'accompagner quand je lui ai annoncé la nouvelle. Je pense aussi que c'est sans doute une des dernières occasions qu'on a de se voir. Il est tellement différent d'il y a quelques années. Et Anna... De toute façon on aurait fini par divorcer, si elle n'était pas tombée malade. On était devenu deux étrangers, assis l'un à côté de l'autre. Pourtant, maintenant qu'elle n'était plus là, je m'aperçois que j'ai tellement besoin d'elle. Il y avait un 50/50 en elle, qui m'élevait, un compromis par lequel j'avais beaucoup reçu. Mais je savais qu'elle ne serait jamais comme Aurore. Des Aurore on n'en rencontre qu'une fois par siècle. Et en songeant à ça, je me surprends égoïste envers Anna, alors que je lui dois tant. C'était peut-être moi le problème ?

En racontant tout ça à Martin dans la voiture en revenant de l'enterrement, je conclus par un ; -De toute façon je suis sûr que si Aurore avait vécu... Si on avait continué ensemble, il aurait suffi de quelques années pour que le résultat soit le même ». C'était quoi qu'il advienne une impasse. Martin continua de fixer la route sans rien dire. Était-il en train de rire de moi, trop occupé à fantasmer sur un flirt qui dura deux semaines, cela il y a plus de 50 ans. Mais il finit « Ces heures de ma vie », Maxime Bertiaux, 2023, bertiaux.maxime@outlook.com

par dire l'air ailleurs. -Tu sais mon fantasme le plus profond, mon rêve le plus demi-éveillé. C'est de me réveiller de cette vie dans le lit de ma chambre d'enfants et d'être bien au chaud et à l'abri dans ces couvertures d'une couleur bleue passée et de rester les yeux fermés en me disant « ce n'était qu'un rêve qui m'a semblé durer le temps d'une vie » et que tout est encore à faire ». Il est 20 h 39 dans ma vie et brusquement tout s'est arrêté pour partir à un autre rythme, plus lent. Le temps est venu de me retirer.

Il est 23 h 59 dans ma vie, j'ai la résilience de me dire chaque matin ; quoi qu'il ait pu arriver dans ma vie, ça en valait la peine. Si j'avais eu une vie complètement différente, tout aurait été quand même pareil. Au stade où j'en suis, je ne peux que me résoudre à me contenter de ce que j'ai eu. Je peux même encore me contenter d'un tout petit peu de nouveauté.

Souvent, je pense à Elie. Il est mon gestionnaire de bien, je sais qu'il rallonge pour mes frais médicaux, quand ma retraite ne suffit pas. Mais il n'est pas venu me voir depuis des lustres. Est-ce que je regrette ? Non, pas vraiment ! Mais je regrette de me rendre compte qu'il y a tant de choses qu'on aurait pu se dire, que j'aurais dû lui dire. Je suis sûr qu'adulte, nous aurions été amis. Mais c'est trop tard et au-delà d'un certain âge, on en a fini de jouer aux entremetteurs. C'est dommage sans l'être, je n'attends plus de réconciliation.

Je suis assis sur une plage blanche, seul et perdu. Un flocon de neige effleure le sable, puis un autre, puis la plage se pare d'un manteau blanc. Cet instant-là, maintenant, c'est la première fois qu'il se produit dans ma vie en 80 ans. Je peux encore frémir de la nouveauté. À en avoir trop conscience qu'on existe, on s'en oublie soi-même. Je finis par accepter l'idée qu'il y aura un jour un monde, une réalité, un présent sans moi. Il est vif, le présent, et en même temps, il s'en va délicatement sous la pointe des pieds. Je commence à perdre la notion de l'instant présent. Le présent s'éteint et je redeviens un nouveau-né, un animal, un mort. Mon entité n'est plus dans l'immensité de l'instant t , mais elle est diluée dans le temps durant lequel j'ai existé. La trotteuse a disparu du cadran de l'horloge.

Je suis assis confortablement. Je ferme les paupières très doucement. Je me surprends à les rouvrir par quelques petits sursauts pour fermer la porte définitivement. Le goût, le toucher, l'odorat, la vue, l'ouïe n'existent plus maintenant ! Je reprends le chemin de la maison, je retourne au monde de derrière mes yeux.

La dernière question, de la fin du dernier chapitre se pose. Est-ce que le plus important, c'est d'avoir vécu une vie incroyable ou d'avoir eu la force et la sensibilité de la ressentir comme telle ? Personne ne se rappelle que j'ai existé, moi je me souviens avoir vécu. Je suis sûr que De l'autre côté, il y a un petit château, offert aux lierres et ouvert aux quatre vents, qui m'attend. Dans son jardin, j'irai jouer seul comme quand j'étais petit, à parodier le monde entre ses allées abandonnées. Et le monde entier ne se doutera pas, une seconde. Que là quelque part hors du temps, entre les ruines, un enfant, qui en son temps avait été grand. Ecrira comme si c'était un jeu, la grande histoire du monde.